

Detlev

1

Jeudi 18 août 2022, le plus beau jour de ma vie.

J'y avais vraiment cru.

Toute la sainte journée, je m'étais appliqué à faire un sans-faute – ne pas être cérébral, lâcher prise, ne rien manigancer, me laisser porter, ressentir les choses... – et je n'en revenais pas de m'être fait damer le pion par ce frimeur avec son petit numéro stéréotypé. Je ne décolérais pas. C'était donc ça la recette du succès, la clef du bonheur ? Rouler des mécaniques ? Faire semblant ?

J'étais le genre de type qui se posait ce genre de question. Le genre qui serait bien allé enfoncer la porte de la chambre du dessus pour demander la réponse au salopard qui m'empêchait de dormir en se tapant la femme de MA vie. Il était passé minuit et ils martyrisaient encore une fois la literie merdique de la Mountain Guesthouse. J'ai mis Flexicurity, les Corporate Dickheads et tous les morceaux les plus rageurs et les plus bruyants de mon téléphone à fond dans le casque, mais écouter Slap Your Face insulter la terre entière en regardant le plafond, ça ne fait penser à rien d'autre qu'au plafond et à la fille qui est à poil en train de se faire chahuter juste au-dessus.

À trois heures trente, je m'étais enfin assoupi et elle m'a réveillé en éclatant de rire. De ce rire aristocratique un peu affecté

qui me faisait fondre à chaque fois alors qu'il lui ressemblait si peu. Il y a eu quelques minutes de silence, puis à nouveau des grincements de literie et de petits cris, suivis de gémissements interrogatifs dont j'aurais dû être l'instigateur si seulement je n'avais pas été aussi con.

Alors, j'ai fait mes bagages. Les deux derniers T-shirts ne rentraient pas dans le sac à dos. C'était ça ou mon second pantalon, ou ma serviette – j'avais trop d'affaires, comme d'habitude, et avec les vêtements achetés à mon arrivée, ça ne passait plus, casse-tête insoluble.

Tout moi, ça : le trop-plein de bagages trimballés et le trop-plein de questions existentielles, métaphore de merde. Ce devait être pour ça qu'elles finissaient toujours dans le lit d'un autre, mes fiancées rêvées : parce que je passais ma vie à entrecouper mes élans sincères d'interrogations stériles. Zoé, mon amour, ma complice, mon âme sœur, ma moitié d'orange, celle qui aurait pu enfin me faire éclore à 48 ans – putain, 48 ans ! Comme un crétin, je l'avais ratée ; elle m'avait glissé entre les doigts, *like so much sand*, comme dans la chanson.

J'ai bouclé le sac sans les T-shirts et j'ai balancé ceux-ci dans un sac en plastique pour les donner aux miséreux de la gare routière – il y avait toujours des types en haillons qui zoniaient par là-bas. J'ai hissé le sac sur mon dos, laissé la clef de ma chambre dans la porte et fait mes adieux à la

MOUNTAIN GUESTHOUSE/KALAMBONG

Traveltips.com : 8,5/10

Tranquille et agréable

Un peu à l'écart du centre-ville
Salles de bains communes et propres
Wi-Fi gratuit
Petite terrasse couverte donnant sur la ruelle voisine
Petit déjeuner servi de 7h30 à 10h.

La porte de la *guesthouse* s'est refermée derrière moi et j'ai plongé dans la fraîcheur et le silence de cette fin de nuit, bref moment de répit sous ces latitudes avant la frénésie suffocante du jour. J'ai descendu la ruelle déserte où le bruit de mes pas résonnait sur les façades, j'ai tourné le coin et me suis engagé sur la rue principale.

Je suis passé devant le Thongso Market, encore fermé, puis devant la mosquée verte et la terrasse du Chandly, où nous avons bu toutes ces bières. Les silhouettes des montagnes toutes proches se découpaient dans le lointain au clair de lune, conférant une certaine grandeur aux lieux. Kalambong, assemblage hétéroclite de planches colorées, décor absurde pour une tragédie antique, mais en quelques heures, cette bourgade au charme déglingué s'était métamorphosée en théâtre de mon naufrage amoureux. Il me fallait la quitter au plus vite et oublier toute cette merde.

Je ne savais même pas si je voulais faire ma vie avec Zoé – j'étais incapable de penser si loin. Je crois que tout ce que j'avais désiré au plus profond de moi, c'était seulement ça : passer une fois, une seule fois dans ma vie, une journée et une nuit parfaites avec une personne parfaite comme Zoé. Après ça, j'aurais pu mourir en paix, écrasé par un lâcher inopiné de tractopelles dans mon appartement, ou au moins commencer à relativiser tous

les emmerdements de l'existence. Mais l'idylle avait tourné court. Après cette nuit avortée, tout allait partir en couille, c'était une certitude. En fait de sommet existentiel, j'étais jeté sur une pente abrupte, prêt à dégringoler dans une vallée moche et triste où l'on se vautrait dans le chagrin, ressassant des regrets poisseux à n'en plus finir.

2

La première journée à Kalambong, nous avons décidé de la passer ensemble, Zoé et moi. Cette perspective avait eu beau me rendre euphorique, je m'étais retrouvé exténué par les plus de 24 heures de trajet, avion et bus, la recherche d'un hôtel et finalement l'organisation de notre randonnée du lendemain. Après avoir déniché notre guide et fini de régler tous les détails, je m'étais effondré dans mon lit à la *guesthouse* et j'avais fait une longue sieste. En fin d'après-midi, nous avons refait le monde en buvant des bières au Chandly. La vie, le militantisme, l'hypnothérapie, le cinéma coréen, les chats roux (qui sont tous cinglés), Modigliani, la grappa à la pomme verte du Val di Non... Toutes nos affinités potentielles y étaient passées mais c'était elle qui avait fini par avoir un coup de barre. Nous avons dîné en vitesse à deux rues de là et, vu le programme qui nous attendait, nous nous étions couchés de bonne heure.

Le deuxième jour, à quatre heures tapantes, nous avons retrouvé Angelo, notre guide, et filé dans la nuit noire à travers les rues du village puis, très vite, à la lueur de sa lampe torche, dans la végétation luxuriante des alentours. Au bout de deux heures de marche exténuante sur d'étroits sentiers dans la jungle et ensuite dans une flore plus clairsemée, nous étions arrivés, juste avant le lever du soleil, au sommet d'un arc volcanique enserrant un ma-

gnifique lac aux nuances de turquoise ; elle avait trouvé le spectacle éblouissant, ce qui avait suffi à mon bonheur. Nous avons pris un repas frugal sur place avant de redescendre jusqu'à un village situé sur un étroit replat surplombant la vallée et dont les maisons, couvertes d'un toit de chaume de forme conique, étaient disposées en rectangle autour d'une place centrale. On nous avait accueillis par des chants et des danses, initiative qu'elle avait, sans doute à juste titre, jugée d'un zèle touristique exagéré. Après une courte sieste dans des hamacs à une cinquantaine de centimètres l'un de l'autre – je n'avais pas réussi à dormir –, nous étions redescendus dans la vallée par un chemin nettement plus facile.

Arrivé à la *guesthouse*, couvert de la tête aux pieds par un épais mélange de sueur et de poussière, je m'étais précipité sous la douche et j'avais entrepris de lessiver sommairement tous les habits du jour. J'avais ensuite rejoint Zoé sur la terrasse comme convenu, mais je l'avais retrouvée en compagnie de trois touristes : Andy, un journaliste australien d'une trentaine d'années ; Jérémy, jeune Français fumeur de joints impénitent et un Anglais, routard quinquagénaire dont je n'ai pas retenu le nom.

Andy était un type aux cheveux clairs, d'une taille légèrement supérieure à la moyenne soulignée par sa maigreur. Pas assez costaud pour être vraiment beau gosse mais charismatique : bouche à la Belmondo, barbe de deux jours, grands yeux bleus, regard perçant. Il expliquait son travail de grand reporter. Il enquêtait depuis des mois sur le problème de l'huile de palme, du travail des enfants et de la déforestation à grande échelle que cette culture industrielle impliquait. Et Zoé, assise en lotus, buvait ses paroles.

Nous avons passé la journée ensemble, elle et moi. Nous avons à nouveau parlé de tout et de rien, mais jamais je ne l'avais sentie comme ça. J'ai repensé aux théories de Lustigo – mon spé-

cialiste d'associé – sur la séduction, plus précisément à la manière qui était la sienne de s'assurer qu'une idylle était en train de naître entre une femme et lui : le trouble, toujours le trouble, disait-il.

Zoé était troublée. Sa posture malhabile, le langage de son corps, sa fébrilité, sa peur de mal faire, tout indiquait que j'avais déjà perdu la partie. Que les moments que nous venions de vivre à deux, elle et moi, n'avaient rien eu à ses yeux d'une parade amoureuse. Qu'elle n'éprouvait pour moi que le genre d'affection qu'on porte à un vieux camarade. Les joints et les bières se sont succédé. De son côté, le vieux Briton essayait d'attirer mon attention avec toutes sortes de considérations sans intérêt et je ressentais une irritation croissante. Vers sept heures et demie, nous nous sommes tous levés pour aller au restaurant, mais après une cinquantaine de mètres, Andy et Zoé, qui étaient restés en arrière, se sont mis à s'embrasser au milieu de la rue. Ils ont échangé quelques mots sans plus prêter la moindre attention à nous et fait demi-tour en direction de la *guesthouse*. J'ai ensuite passé la soirée la plus triste de ma vie à picorer trois miettes d'un plat de riz tout en subissant la conversation de ce connard d'Anglais, si peu finaud qu'il n'avait rien capté du mélodrame qui venait de se jouer sous ses yeux.

3

Quand je suis arrivé à la gare routière, elle était déserte. Le bus n'a fait son entrée qu'une heure et demie plus tard. J'ai casé mon sac dans la soute et je suis allé me terrer dans le fond. Prostré en mode bébé, la tête appuyée contre une vitre rendue opaque par des milliers de kilomètres de flaques de boue, abruti par cette nuit trop courte, je me suis préparé mentalement à quitter cet éden, à rentrer à Anagoor et surtout à reprendre l'avion pour Bali. Il est toujours étrange d'associer des sentiments négatifs à un lieu pittoresque ou à une météo radieuse. C'était comme aller à l'enterrement d'un ami très cher par une belle journée d'été : une sorte d'injure à ma misère intérieure. Chaque apparition d'un nouveau passager me faisait tressaillir : je ne pouvais contenir l'espoir idiot de voir Zoé accourir pour me demander pardon et me supplier de rester. Mais le chauffeur a mis le moteur en route, une odeur de gasoil brûlé a envahi l'habitacle et Zoé n'est pas venue. Ce qui s'est produit était encore plus inattendu : c'est Andy qui est entré.

Il a payé son billet au chauffeur et pris place sur l'un des derniers sièges libres, tout à l'avant, côté couloir, au-dessus d'un essieu, là où personne ne cherche à s'installer – on est secoué comme un prunier à chaque nid-de-poule, soit pendant la quasi-totalité du trajet. À peine assis, il a ouvert son ordinateur, geste incongru dans cet univers, encore plus à cette heure du jour. Deux ou trois passagers indonésiens ont lancé des regards étonnés ; les

autres étaient déjà assoupis sous leurs plaids, en quête d'un peu de sommeil et de chaleur. Il n'y avait que trois ou quatre autres touristes à bord. Andy, qui avait à peine jeté un œil vers le fond du car, n'avait de toute évidence pas remarqué ma présence.

J'étais sidéré de le voir là. Je ne comprenais pas le fonctionnement de ce type. Quel genre de sentiment de supériorité morale faut-il pour choisir de tout envoyer balader en pleine nuit quand on a une femme telle que Zoé dans son lit ? J'ai eu un court instant la tentation de courir la rejoindre, mais après qu'on eut embarqué deux derniers retardataires, les portes se sont refermées, le car a pris la route du sud et les lueurs blafardes de Kalambong ont lentement disparu derrière nous.

L'idée de suivre Andy a germé à mi-trajet. Le soleil s'était levé, j'avais changé de place à la faveur d'un arrêt, je contemplais à travers une vitre moins sale les cinquante admirables nuances de vert de rizières en terrasses, avec Gang Bang et Les Crevards de Neuilly à plein volume pour couvrir tant bien que mal la bande-son saturée du film diffusé dans le circuit vidéo du car, et je me suis dit que oui, j'allais lui emboîter le pas jusque chez lui et qu'on aurait une discussion entre hommes. Nous allions arriver en milieu d'après-midi, l'avion que j'avais trouvé ne décollait qu'à dix heures du soir, je ne savais pas où allait Andy, mais ça semblait jouable.

Pour la suite, je n'avais aucune idée. Une discussion avec cet enfoiré, vraiment ? À défaut, une bonne castagne aurait eu le mérite de me rappeler mes meilleures années, l'époque où je ne m'emmerdais pas à jouer les braves types civilisés, même si ça n'aurait fait qu'ajouter une couche d'absurde à l'absurde : ce qui me faisait probablement faire ce détour, c'était que je n'arrivais

pas à décoller de cette histoire avortée et que je me raccrochais pathétiquement au dernier fil ténu me reliant à celle-ci.

On est arrivés à Anagoor et très vite, tout est devenu plus compliqué. Récupérer mon bagage en évitant de tomber nez à nez avec lui ; trouver une moto-taxi avant lui ; intimer à mon pilote, moyennant une liasse de roupies, de suivre discrètement son collègue sans le perdre d'une semelle dans le trafic dantesque de cette fin d'après-midi. Mais sa moto-taxi ne l'a pas déposé chez lui : elle l'a laissé en face de la poste.

Andy

4

Andy Simmons descend de la moto avec son sac à dos, paie vingt mille roupies au pilote, traverse d'un bon pas la place en esquivant la nuée des autres deux-roues, pousse la porte en fer sous l'enseigne Kantor Pos et pénètre à l'intérieur du bâtiment orange, tout cela sans noter qu'il est suivi. Il enlève ses lunettes de soleil ; ses yeux clairs mettent toujours un certain temps à s'habituer à la relative pénombre qui règne dans le grand hall.

Il a de la chance, il n'y a que trois personnes dans la file du guichet 4 dont un Blanc en short, la trentaine, avec une dégaine de touriste. Le type tient dix secondes avant de se lancer.

— Rien que pour voir ça, ça vaut la peine d'envoyer des cartes postales, hein ? fait-il en jetant un regard circulaire sur le hall. Vous savez combien de temps il prend pour arriver, le courrier ?

— Pour arriver où ? répond Andy sur un ton tout juste poli.

— UK, Angleterre. Vous êtes sympa de faire semblant de ne pas reconnaître mon accent cockney.

— Pour l'Europe, ça met deux semaines, je pense.

— Super, j'arriverai une semaine avant la carte. Ça me fera une raison de plus pour me disputer avec ma copine.

Andy n'a aucune envie de poursuivre cette conversation avec ce crétin. Il prend ostensiblement de la main gauche la grande en-

veloppe et la carte postale qu'il tient sous son bras droit et pose la seconde sur la première pour en lire le texte. C'est écrit en français, mais il comprend la plupart des mots.

Salut Papa, Maman et Tigo,

Je vous écris en tout petit sur cette GRANDE carte parce que c'est la seule que j'ai trouvée et que j'ai croisé la route d'Andy, un pote australien qui va la poster pour moi en rentrant à Anagoor.

Tout va bien ! J'ai quitté le pays Kancho pour filer plus à l'ouest dans des villages où il n'y a rien. J'ai mangé du riz, dormi par terre chez des gens et ne comptez pas sur moi pour vous décrire les toilettes.

:-D

Comme j'ai dû faire un crochet par Bali, je me suis posée à Kalambong, un bled où (info rassurante du jour pour vous) je retrouve un peu de confort occidental avant de repartir plus au nord.

Même ici il y a des coupes sauvages dans les forêts, mais il reste de magnifiques paysages de rizières en terrasses et les gens sont adorables.

Je ne sais pas quand je rentre. Je vous redonnerai des nouvelles dès que possible. Je vous embrasse très fort, ainsi que Lustigo.

Zoé

PS Surtout, ne consommez pas d'huile de palme, c'est une VRAIE MERDE, et pas seulement parce qu'on saccage des forêts pour ça.

Andy esquisse un sourire en lisant cette dernière phrase, qui lui donne l'impression qu'à leur insu, il va se mettre à exister dans la vie des parents de cette inconnue croisée le temps d'une amourette et qui l'a engueulé comme du poisson pourri il y a quelques heures parce qu'il s'était bien gardé de lui dire qu'il devait repartir à l'aube. Il relit le nom de cette ville qu'il n'arrivera jamais à prononcer (Whoah-ver ?) Avec Zoé, il avait fini par dire Waffle parce que les gaufres, c'est l'une des seules choses que le mot Belgium, écrit juste en dessous, évoque à ses yeux, même s'il sait – il est quand même journaliste – que ce minuscule pays abrite la plus grande partie du QG de l'Union européenne.

Le temps de vérifier une dernière fois l'adresse à Melbourne de la grande enveloppe et c'est son tour ; la femme devant lui n'était là que pour retirer un petit colis.

Detlev

5

Andy est ressorti et s'est enfoncé à pied dans la ville. Je l'ai suivi à une vingtaine de mètres dans les ruelles en désordre de quartiers de plus en plus déserts et ça devenait de plus en plus bizarre. À un moment donné, il allait forcément se rendre compte de quelque chose, faire volte-face, marcher d'un pas excédé vers moi et se mettre à m'invectiver.

— OK mec, pourquoi tu me suis ?

— Je...

— Je t'ai vu dans le bus. OK, ça c'est probablement une coïncidence ; tu étais monté avant moi. Après je t'ai vu à la poste et tu n'avais manifestement rien à poster ; tu as quitté la queue quand j'ai terminé au guichet et maintenant tu es en train de marcher à cinquante pieds derrière moi dans ce quartier désert. Tu es un touriste ; je pense que Zoé m'a dit ça. Pourquoi ne vas-tu pas passer des vacances quelque part ? Il n'y a rien à visiter ici, tu vois ? Que des bâtiments en ciment à la con.

— J'aime cette fille, Zoé. Toi, tu arrives, tu la séduis et ensuite tu la quittes. C'est pas cool. Pourquoi fais-tu ça ?

— Écoute... (en levant les yeux au ciel) Je ne sais pas pourquoi on a cette conversation, c'est complètement dingue. (sourir) C'est le sexe en vacances, tu sais ? Les gens prennent du bon temps en-

semble, ils s'envoient en l'air, ils se disent bon vent et ne se revoient plus jamais. C'est comme ça que ça fonctionne. C'est pas du Shakespeare ; on n'est pas chez les sœurs Brontë ; il n'y a pas de morts, pas de blessés.

— Pourquoi elle préfère un sale type froid comme toi ? Pourquoi les femmes tombent toujours amoureuses des pires mecs ?

— (En me regardant avec des envies de meurtre) Je ne sais pas... (soupir) Pour une raison étrange, elle doit penser que je suis plus sexy que toi. Peut-être parce que je suis un jeune et brillant journaliste d'investigation, alors que toi, tu as presque 50 ans et que tu travailles dans une misérable start-up à automatiser des chats de gouttière et à concevoir des commandes à distance pour bidet. Qui sait ? Et maintenant, va te faire mettre vraiment profond ! Tu vas voir, ça va te faire un bien fou. Et arrête de me suivre ! Hasta la vista, baby ! (En repartant encore plus furieux vers chez lui et en levant bien haut son majeur) Essaie d'avoir une vie à toi, mec !

Ce dialogue n'a pas eu lieu. J'ai eu beau le suivre de plus en plus près dans des rues toujours plus désertes avec mon sac à dos qui clignotait en disant « Hey mec, tu as vu ? Il y a un fêlé de touriste qui te suit ! », il ne m'a pas repéré. Après un quart d'heure à pied, j'étais perdu dans mes pensées quand il a obliqué d'un coup et franchi la porte d'un moche immeuble en béton blanc de trois ou quatre étages. Il faisait presque nuit. Je suis resté stupéfait et la lumière a fini par s'allumer tout en haut.

Et quoi, maintenant ? Je n'avais jamais rien eu à lui dire ni à espérer, qu'à me faire traiter de pauvre type pour gagner la légitimité de lui mettre mon poing dans la gueule et avoir un genre d'explication virile à la loyale, plus facile à mettre en place dans ces rues paumées que dans un bus brinquebalant sur une piste

pourrie d'Indonésie. Mais là, il était rentré dans son appartement. Je pouvais me pointer chez lui, ce qui serait à coup sûr perçu comme agressif et permettrait de zapper les préliminaires inutiles. Ça mettrait un peu de baume à mon orgueil, même si ça ne me rapprocherait en rien de Zoé. Au loin, un muezzin a entamé l'appel de la prière du soir.

Andy

6

Au moment où Andy pose son sac, le chant du muezzin commence à résonner dans le crépuscule. Il met en route la climatisation, se fait chauffer un thé et allume son ordinateur. Il a la flemme de ressortir pour aller manger et évidemment son frigo est vide. Son frigo est presque toujours vide, d'ailleurs : à quoi bon cuisiner dans un pays où l'on trouve des repas à un ou deux dollars à tous les coins de rue et où rien ne résiste longtemps à la moiteur ambiante ? Mais de chez lui, il faut tout de même marcher dix minutes pour trouver quelque chose de correct ; c'est le prix de la relative tranquillité du quartier.

En parlant de tranquillité, il y a ce bourdonnement idiot qui l'agace depuis quelques minutes. Intrigué, il profère un juron et finit par aller voir ; ça vient du côté arrière, par la petite fenêtre qui fait face au mur aveugle d'un entrepôt. Il ouvre celle-ci. Sa dernière vision est celle d'un gros insecte métallique noir maintenu sur place par quatre hélices. Une première détonation retentit et l'impact le foudroie instantanément. Il chancelle en arrière et sa nuque, comme un fait exprès, percute de plein fouet le coin de l'étagère rudimentaire où il range ses vêtements. Puis il s'écroule, suivi par l'étagère et tout son contenu. Si la balle tirée par le drone ne l'avait pas tué, cette très méchante chute aurait achevé de le

faire. Il gît maintenant à terre, les jambes pliées et le reste du corps dans une sorte de grotesque caricature de position de sécurité, celle que l'on enseigne aux secouristes. Tandis que le sang de son crâne se répand sur le carrelage, l'appareil s'aventure à l'intérieur, s'incline à 45 degrés, tire avec le même bruit sec un second projectile et disparaît lentement à reculons dans le brouhaha des nuits d'Anagoor.